

## Les Fouilles de l'Esplanade

Les fouilles de l'Esplanade ont été provoquées en 1976 par le projet municipal d'installer sous cette place un parc de stationnement enterré, prévu initialement au Jardin d'Hiver, où des découvertes archéologiques, en 1975, avaient conduit à l'interruption du chantier et au report du projet quelque 150 m plus à l'Ouest.

Cinq mois de fouille de sauvetage intense, d'août à décembre 1976, aboutirent à des découvertes d'une importance telle que la sauvegarde du site fut assurée par un nouveau report du projet, et par la mise à l'abri, sous une dalle reconstituant l'ancienne place, de la partie orientale des vestiges.

L'aménagement du site pour une ouverture partielle au public conduisit à une fouille de deux mois en 1979, et à une nouvelle campagne de deux mois en 1984. Au total, ces neuf mois de fouille ont donné des renseignements passionnants sur un quartier sud de la ville antique jusqu'alors inconnu ; il faudrait sans doute une fouille d'une durée au moins équivalente pour dégager les parties qui n'ont pu être encore exploitées. Mais la moisson des données recueillies sur ce terrain de 1800 m<sup>2</sup> fut riche ; on pourra en juger ici, même si cet exposé se limite à ce qui concerne seulement les apports d'ordre topographique, qu'il importe, pour en apprécier l'intérêt, de replacer dans leur contexte chronologique.

### Axe nord-sud et rempart

La large voie dallée (4 m entre les trottoirs), d'orientation nord-sud, qui divise le site en deux parties égales, et le puissant mur est-ouest, large de 2,40 m), retrouvé de chaque côté de la voie au nord du chantier, sont les deux éléments majeurs qui structurent l'ensemble des vestiges mis au jour à l'Esplanade. La voie est le secteur le plus méridional connu du grand axe nord-sud (dit *cardo maximus*) de la ville antique, repéré en plusieurs points jusqu'aux abords du Rhône. L'importance des vestiges découverts ici, de part et d'autre de la voie — et toute la portée des conclusions que l'on peut tirer de leur histoire — découlent de leur position intra — ou extra-muros, en d'autres termes de l'identification comme rempart du grand mur est-ouest .

Quels sont les éléments du débat ? Sur le front sud de la ville, le rempart de la colonie césarienne, édifié peut-être seulement sous Auguste, n'est connu qu'à l'angle sud-est, à quelques mètres de la Tour des Mourgues. Le tracé habituellement retenu dans ce secteur était la ligne de maisons bordant le boulevard des Lices, 30 m plus au nord, sans qu'aucune trace concrète n'en ait jamais été repérée. Le mur lui-même, construit en petit appareil soigné au-dessus de deux rangs de moyen appareil, est archéologiquement ancien ; c'est même, sur le chantier de l'Esplanade, le mur le plus ancien si l'on ne tient pas compte des constructions préromaines aperçues en profondeur; mais sa datation n'a pu être précisée par des sondages, les seuls emplacements où le mur est conservé étant occupés par des constructions postérieures.

C'est l'une d'entre elles, adossée contre le mur, qui apporte le seul élément de datation : détruite autour des années 100 de notre ère, elle est certainement construite dans le courant du I<sup>er</sup> siècle, et le mur est nécessairement antérieur à cette construction ; un autre édifice ancien, proche, peut-être appuyé contre lui, a été repéré lors de la fondation de l'escalier qui relie les Lices au dallage antique de la voie ; là aussi, des vestiges de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle indiquent une date ancienne pour l'abandon de cette construction mal identifiée, qui semble avoir porté, en couronnement des murs gouttereaux, un *anthemion* de lyres accolées tête-bêche.

La voie, du moins l'état qui en a été retrouvé, est plus récente que le mur : le dallage, sans doute une réfection, a été mis en place à la fin du II<sup>e</sup> siècle, après une destruction des premières maisons installées sur son côté oriental ; dans l'état actuel de la fouille, on ne peut savoir si elle était en service aux époques antérieures. Une des principales objections à l'identification du mur comme le rempart sud de la ville est certainement l'absence de tout traitement monumental de la porte sud de la ville, débouché de la voie principale nord-sud ; en effet, même si la conservation des vestiges et la localisation du point de rencontre entre le mur et la voie au-delà des limites du chantier ont empêché d'observer ce point essentiel, il est certain, par la proximité des vestiges de courtine conservés de part et d'autre, qu'il ne pouvait y avoir aucun système de porte monumentale avec tours et demi-lune, comme on peut voir, à Arles même, sur le front oriental.

La circulation principale à Arles est certainement dans l'Antiquité comme de nos jours, sur l'axe est-ouest, la route parallèle à la côte qui permet de franchir le Rhône au premier point rocheux rencontré depuis la mer ; le prolongement vers le sud du *cardo maximus* n'était pas, à priori, d'un grand intérêt, puisqu'il menait vers des zones marécageuses ; s'il faut chercher une porte sud pour une voie longeant le Rhône, on la trouvera plus à l'ouest, face au bourrelet d'alluvions qu'emprunte encore la route de Port-Saint-Louis. Ainsi, plutôt que d'imaginer à l'Esplanade une porte secondaire, une porte discrète, on peut envisager plus simplement que, dans les premiers temps de la colonie, la voie nord-sud aboutissait là à une rue de rocade parallèle au rempart, qu'il n'y avait pas de porte à cet endroit, et que la sortie sud de la ville se trouvait plus à l'ouest, dans l'alignement de la rue de direction SO-NE découverte récemment sous l'Hôpital Van-Gogh et conduisant vers le quartier de nécropole proche du Cirque. On trouve à Autun un cas comparable où, en raison de la topographie, l'axe principal est-ouest, partant de la monumentale porte Saint-André, aboutit contre un rempart aveugle à l'ouest.

Je dois à Jean Piton l'idée de voir ailleurs qu'à l'Esplanade la sortie sud de la ville, et donc l'absence de porte ; poussant jusqu'au bout la comparaison avec Autun, que j'avais utilisée auparavant, il a apporté l'élément décisif que constitue la présence logique d'une porte dans le prolongement de la véritable avenue dallée retrouvée sous l'ancien Hôpital Van Gogh.

Cette solution paraît lever tout obstacle à l'interprétation comme rempart du mur, et s'intègre mieux à l'histoire de l'ensemble du quartier fouillé à l'Esplanade : ce n'est qu'avec le développement de la ville, vers 100 de notre ère, que le rempart fut percé et que la voie urbaine fut prolongée vers le Sud.

## Evolution d'un quartier suburbain

Ce secteur de la ville est d'abord occupé par des habitations d'époque grecque, apparemment comparables à celles qui ont pu être dégagées au Jardin d'Hiver (VI<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant J.-C.). Après l'abandon de ces maisons, le quartier semble inoccupé jusque vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère ; depuis la construction du rempart (fin du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. ?), on est hors de la ville, et seul un sol de circulation témoigne de la fréquentation du lieu. Dans le courant du I<sup>er</sup> siècle, de petites constructions sont édifiées contre le rempart ; à la fin du siècle ces bâtiments sont démolis et le rempart est percé pour laisser place au prolongement hors les murs de la voie cardinale ; à cette époque, on voit la ville se libérer de son corset de murailles, vieilles alors de plus d'un siècle : au nord, la construction de l'amphithéâtre enjambe le rempart arasé ; on édifie un cirque dans les faubourgs méridionaux ; on commence aussi à construire de l'autre côté du Rhône, à Trinquetaille.

Des constructions nouvelles sont édifiées de part et d'autre de la nouvelle voie ; dans l'une d'elles, une pièce d'apparat est décorée d'un tapis de mosaïque représentant la rencontre de la nymphe Léda avec Jupiter transformé en cygne, L'ensemble de ces bâtiments est mal connu, car ils sont recouverts par les constructions postérieures.

A la fin du II<sup>e</sup> siècle, la voie est dallée d'épaisses pierres de calcaire blanc ; des trottoirs de terre battue permettent la circulation des piétons à l'abri de deux portiques latéraux soutenus par de gros piliers de pierre tendre. Ces remaniements interviennent après une destruction (accidentelle ?) du quartier ; des thermes publics sont alors construits dans le secteur occidental du site.

A la fin du III<sup>e</sup> siècle (après 270) survient une nouvelle destruction générale du quartier. La maison est incendiée, et celle de la mosaïque de Léda sans doute détruite à ce moment-là. La partie orientale du site semble alors abandonnée et la voie dallée n'a pas été nettoyée des gravats qui l'encombrent ; les dalles effondrées dans l'égout sont tirées sur le bord pour le désobstruer, mais elles ne sont pas remplacées. Les thermes sont remaniés et continuent de servir jusqu'au milieu du IV<sup>e</sup> siècle ; un accès était sans doute situé au nord, à travers le mur de l'ancien rempart. Ils sont à l'abandon vers 360, car on voit à ce moment des chauxfourniers y camper, dépouillant le bâtiment de tout ce qui peut alimenter leur four à chaux. Au début du V<sup>e</sup> siècle, une maison aux sols de béton est construite par-dessus les ruines des anciennes constructions de l'est ; mais peu après elle est en partie détruite pour laisser passer une voie au sol de terre battue, de direction NO-SE, qui devait conduire les Arlésiens vers les Alyscamps. Le quartier est définitivement abandonné au VI<sup>e</sup> siècle, et ses vestiges disparaîtront peu à peu sous les décombres et les remblais.

Texte de Gaëtan Congès, extrait de « **Du nouveau sur l'Arles antique** », Ville d'Arles, 1987.